

REVUE DES REVUES

Culture et liberté

Notre collaborateur et ami René Lacombe avait suivi avec la conscience d'un écrivain qui se caractérise, les séances du Congrès international des écrivains ou attendait ses réflexions d'homme qui s'adonne à aucun parti. Sous le titre *Notes d'un critique*, il les donne aujourd'hui dans la Revue des Vivants (août 1935).

En voici la seconde partie :

En disant que cette question de la liberté, que n'annonçait aucun des titres du programme officiel, fut cependant primordiale, je serai soupçonné personnellement de préoccupation personnelle. Il est certain que nulle espèce d'écrivain n'a davantage besoin de liberté que le critique littéraire. Dans l'usage courant ce mot de critique a perdu la moitié de son étendue : il est devenu le synonyme de blâme et d'hostilité. Au contraire, dans notre profession, le terme a gardé son sens plein et personne ne trouve paradoxal que l'on parle d'une « critique élogieuse ». La conséquence en est que, sous n'importe quel régime politique, un critique littéraire peut avoir à témoigner l'indépendance de son jugement aussi bien en louant les qualités d'un ennemi du pouvoir établi qu'en dénonçant les faiblesses d'une œuvre de propagande. Voilà pourquoi le seul parti dans lequel il puisse s'engager est celui des défenseurs de la liberté.

Or, il est clairement apparu, à mesure que se déroulaient nos débats, que ce Congrès pour la défense de la culture était forcément amené à défendre, en premier lieu, la liberté. S'agit-il de l'héritage culturel que nous entendons tous sauvegarder ? On s'aperçoit aussitôt qu'il se compose de deux parties : ou les maîtres du passé ou ses imitateurs sans contrainte et que les seuls passages vraiment bêteux dans leurs œuvres sont ceux où ils durant s'armer de précautions pour se concilier l'autorité puissante extérieure. Ont-ils, du moins, comme nombre d'entre eux l'imaginent, conçu pour leurs successeurs cette liberté si désirable ? La réponse était formulée par lous ses délégués qui nous montraient des gouvernements hostiles à l'indépendance de l'écrivain, par tous ces exilés qui avaient quitté leur terre natale pour garder le droit de parler librement. Il n'était point jusqu'à E. M. Forster qui, après s'être défini « un bourgeois qui adhère à la constitution britannique », ne nous indiquât comment un livre peut être coupé « en Angleterre, pays du libre langage, dès que la loi est mise en action sans garantie ». Même dans les démocraties de l'Occident, la liberté de l'écrivain n'est pas d'être défendue.

Sera-ce comme l'épanche d'une minorité de privilégiés ? Tout doute fut dissipé lorsqu'on aborda ces deux sujets : l'individu, la dignité de la pensée. Car il devenait impossible d'éluder ici l'écrivain indépendamment de son public. A l'exception de quelques auteurs difficiles qui se réservent pour une élite de happy few, les écrivains s'adressent au plus grand nombre possible de lecteurs. Mais tous éprouvent d'entre eux qui ne sont pas de simples indigènes souhaitent atteindre ce résultat sans abaisser leur art. Seront-ils donc rejetés dans la « littérature d'opposition » par les conditions actuelles de la société ? Se trouveront-ils dans la tragique situation qui couragementement a été décrite par André Gide ? Je rappelle ici l'essentiel de ses déclarations : « Communier avec sa classe, pour l'écrivain bourgeois, impossible. Communier avec le peuple... Eh bien ! je le dis que c'est impossible également, tant que le peuple n'est encore que ce qu'il est aujourd'hui, tant que le peuple n'est pas ce qu'il peut être, ce qu'il doit être, ce qu'il sera, si nous l'aidons. » Dès que l'on y réfléchit honnêtement, on ne peut pas ne point conclure qu'en luttant pour sa propre liberté l'écrivain demande du même coup l'affranchissement intellectuel de ses lecteurs.

Si non, comment parler de « culture », sous peine de la restreindre à une acquisition égoïste, accordée à une infime minorité d'hommes ? Pour tout être humain, la culture est une force qui ne cesse de progresser, de se répandre à travers l'humanité. C'est un bien d'intelligence les héritiers d'un commun patrimoine. Ceux qui travaillent à l'enrichir. Dans nul domaine mieux que dans celui de l'accession à la culture ne se justifie la devise de la Révolution française : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Cela n'implique point l'illusion que tous les esprits sont égaux ou semblables ; cela signifie que chacun aura la possibilité de chercher dans ce climat vitalisant ce qui nourrira et ennoblera sa nature intellectuelle. Or, la société capitaliste qui s'est fondée au XIX^e siècle a-t-elle tenu sur ce point les promesses de la Révolution ? A-t-elle organisé le travail de façon à permettre les loisirs et l'agilité d'esprit nécessaires à qui veut se cultiver ? Évidemment, non.

Aussi les écrivains rutilés au communisme interviennent-ils à leur tour. Ils nous harlent à tourner nos regards vers cette République soviétique qui aurait, d'après eux, réalisé ce que les nations d'Occident n'ont pas su établir : une communion directe de l'écrivain avec ses lecteurs. « Spectacle exemplaire », déclare André Gide, « avoir rendu hommage à ce progrès ne l'empêche d'ailleurs pas de signaler le péril d'une trop stricte réponse de l'écrivain aux aspirations du public avec lequel il obtient ainsi un contact fraternel ». En un dit-il, dans la production soviétique nouvelle, d'immenses œuvres ; mais pas encore des œuvres qui prennent corps et figure humaine nouvelle qu'elle élève et que nous attendons. Elle nous pousse encore la lutte, la formation, l'enfancement. J'entends avec confiance les œuvres anonymes et de grand essor où l'écrivain, prenant le pas sur la réalité, la précède, l'inclut, ouvre les voies. « On ne saurait trop répéter, en effet, que l'écrivain, pour être complètement libre, ne doit pas rester éternellement prisonnier de son époque ; les plus grands ont toujours été sur quelque point des précurseurs ».

Il faut nous refusant d'accepter à l'U.R.S.S. le crédit que lui fait André Gide, ont parlé à ce propos d'une nouvelle politique des communistes français. Je dirais plutôt qu'il y a la nouvelle

évolution naturelle, que les discours de Darghousse et de Vaillant-Lauturier au Congrès des écrivains s'accordent fort bien avec le programme tracé par Roumain Rolland en matière de préface à quinze ans de combat. Les théories communistes sont-elles rigoureusement opposées aux théories individualistes ? Julia Roda semblait le croire quand, le premier soir du Congrès, il peignit comme deux caillots la culture idéaliste de l'Occident et la culture matérialiste de la Russie. Ses adversaires pouvaient riposter par la phrase de Kurt Marx : « Le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. » Ayant cité ce « parole de Lenin que « la culture prolétarienne peut s'élever seulement par l'exacte connaissance de l'humanité », ils avaient le droit de dire qu'ils ne trahissaient point leurs maîtres en prétendant réconcilier la liberté individuelle avec la justice sociale.

En revanche, ils ont loyalement reconnu, à l'occasion de ce Congrès, qu'ils n'étaient pas les seuls défenseurs de ce que Paul Nizan appelle « l'humanisme révolutionnaire ». Cet adjectif fait brutal ; il marque seulement un état de fait. Depuis des siècles, les humanistes ont eu le choix entre deux partis : être des jacobins ou des révolutionnaires. Car dans le domaine des idées tout réformateur est un révolutionnaire puisqu'il s'applique à détruire une certaine attitude mentale pour la remplacer par une autre. On le verra mieux si l'on compare la position actuelle des humanistes avec celle des catholiques. En résumé, l'année dernière, dans cette Revue des Vivants, une décade à Pontigny, je vous signalais les préoccupations sociales des jeunes catholiques et protestants. Je ne suis pas étonné que le directeur d'Esprit, Emmanuel Mounier, soit venu déclarer au Congrès qu'il se ralliait à cette œuvre de défense de la culture qui ne contredisait nullement ses convictions de chrétien. De même les humanistes d'aujourd'hui n'ont qu'à se souvenir de la longue tradition humaniste de Spinoza à Diderot et Stendhal, pour s'associer à la défense de la liberté humaine.

Pour qui veut comprendre une époque, le grand enseignement du Congrès sera de l'inviter à réviser cette notion de liberté. Aux temps de la déclaration des droits de l'homme, elle présentait une victoire du Droit sur la Force. La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Mais la civilisation industrielle a prouvé avec quelle facilité cette limite juridique pouvait être franchie pour créer de nouvelles oppressions. C'était une « liberté abstraite », ainsi que le dit Roumain Rolland après avoir rappelé les incisives critiques de Marx contre cette conception d'un homme libre ainsi « parqué, replié sur soi, séparé de la communauté ». Reprenant les idées exprimées dans la préface du Temps du marais, André Malraux dénonçait au Congrès « l'affaiblissement de la fraternité vraie », dans notre littérature depuis le romantisme ; il évoquait un autre individualisme qui ne serait plus fondé sur la différence, mais sur la communion entre les âmes. Non point une communion sentimentale, mais bien une « prise de conscience réelle de l'homme ». Pour constituer une société profondément troublée parce que tous se ressentent les injustices et les désordres, hommes d'État et écrivains s'efforcent de construire des plans. Si l'art est une expression de l'humanité, le rôle des écrivains est clairement indiqué dans cette entreprise de rénovation : en revendiquant leur liberté, non point comme une satisfaction égoïste mais comme le moyen d'une fraternelle communion entre les hommes, c'est la cause de l'humanisme éternel dont ils se font les défenseurs.

Memento

— Le numéro de juin des *Éditions de France*

L